

---

M A N U S C R I T

---

*TIGRANE-DIEU*

de Pertch Zeitounian

Pièce arménienne

Traduit du russe par Lily Denis

cote : ARM09N800

Date/année d'écriture de la pièce : 1978  
Date/année de traduction de la pièce : 1984

M A I S O N A N T O I N E V I T E Z  
centre international de la traduction théâtrale

Pertch ZEITOUNIAN

TIGRANE-DIEU

Texte français : Lily DENIS

© Lily DENIS. pour le texte français.  
Toute reprise même partielle en édition et par les médias et toute  
représentation même partielle en France et dans les pays francophones  
est interdite sans son autorisation conjointement avec celle de Pertch  
ZENTOUNIAN

© Pertch ZENTOUNIAN seul pour tous les autres pays.

PERSONNAGES

LE ROI ( TIGRANE II, roi d'Arménie)

MITHRIDATE ( roi du Pont)

LA REINE

L'HISTORIEN

LE FOU

LE GRAND PONTIFE

LA CONCUBINE

TIGRANE LE JEUNE )

ZARÈ )

ARTAVAZD )

les fils de TIGRANE II

LE GENERAL ROMAIN

L'ENVOYE DE ROME

L'ENVOYE DU PONT

Prêtres, princes, guerriers arméniens, romains et pontiens.

Musiciens, danseurs de corde, serviteurs.

L'action se déroule au Ier siècle avant notre ère.

PROLOGUE

TIGRANE II, roi d'Arménie et sa REINE, tous deux vieux, les cheveux blancs.

LA REINE - J'efface le passé de ma mémoire. Je me libère de son fardeau. C'est en cela qu'est ma force, Roi.

LE ROI - Mais moi, que puis-je faire, si je n'ai rien d'autre que mon passé ? Que puis-je faire ?

Tous deux ôtent leur perruque blanche. Ils sont à présent dans la force de l'âge.

N O I R

PREMIERE PARTIE

Une étroite passerelle enjambe une rivière. Au milieu de la passerelle, face-à-face, Tigrane II, roi d'Arménie, et Mithridate, roi du Pont.

MITHRIDATE - J'en ai franchi plus que toi, j'ai dépassé la moitié du pont : laisse-moi passer.

LE ROI - Ta demande est fondée, Néanmoins, tu ne passeras pas.

MITHRIDATE - Eh quoi, dans ta situation, j'aurais fait comme toi. Aucune force au monde ne saurait me contraindre à céder le pas à quiconque.

LE ROI - J'aime que l'on s'obstine, étranger. J'aime les insolents et les braves. Si tu me contrains à te laisser franchir cette passerelle, si tu y parviens, ma générosité te <sup>di</sup>progruera des récompenses inouïes.

MITHRIDATE - La chance me sourit. Elle met sur mon chemin un homme fait sur mon modèle. Il ne nous sera, pas plus à l'un qu'à l'autre, facile de franchir ce pont. Tant mieux : la dispute promet d'être divertissante.

LE ROI - Ce qui parle en toi, pour l'heure, n'est que l'obstination. Mes mobiles à moi sont plus grands, plus nobles. J'ai décidé de me mettre à l'épreuve. Je veux savoir ce que je vau<sup>x</sup>. Au-delà de ce pont commence ma patrie, l'Arménie.

MITHRIDATE - Cette " mise à l'épreuve " n'est pas un avantage, ami, c'est une faiblesse. Tes paroles semblent dire que quelque autre jour, tu aurais adopté une autre conduite. Moi, je ne change jamais.

LE ROI ( dans le vide ) - Je te donnerai cinquante coursiers triés sur le volet. Avec des crinières de lion... Ne me cède pas, étranger. Ne te laisse pas tromper par mes promesses... Dans leurs yeux, les mirages du désert... Je t'en supplie, tiens bon, un peu de fermeté, ne te laisse pas séduire par mes paroles... Cent cinquante coursiers... Deux cents... Tout le monde t'enviera. Ton nom roulera sur le monde entier tel le tonnerre. Alors, étranger, sauras-tu résister à la tentation ? Me refuseras-tu le passage..? Trois cents coursiers !

MITHRIDATE - Ta fougue, ta passion m'enchantent. Crois-en mon flair, un grand avenir te guette. J'accepte le prix que tu m'avances, mais à une seule condition : que tu sois le palefrenier de ces trois cents coursiers.

LE ROI - Voilà une digne réponse, étranger. Aux hommes tels que toi, la route est toujours facile. Quoi qu'il en soit, celle-ci, je ne te la céderai pas.

MITHRIDATE - Mon glaive s'impatiente dans son fourreau. Il sue d'impatience, il presse son maître de dégainer.

LE ROI - Dis-toi que le mien est du même sang. Nous allons offrir une fête à nos glaives sur l'heure, je te le jure. Un tel spectacle qu'ils béniront leurs maîtres et s'en souviendront jusqu'au jour où la rouille aura eu raison d'eux.

( Les deux hommes dégainent, entament le combat. Mais le pont est trop étroit et, au plus chaud de la lutte, ils tombent dans la rivière. Trempés de la tête aux pieds, ils regagnent la berge, se dévisagent, et se mettent à rire à gorge déployée. Ils rient de toutes leurs forces, en cascades énormes, ils se tiennent les côtes, pleurent de rire)

MITHRIDATE - Tu me plais, je l'avoue. Un homme capable d'oublier que dans quelques jours il sera l'élu des dieux et montera sur le trône, et continue à se conduire comme un homme, est du même sang que moi.

LE ROI - Tu me connais ?

MITHRIDATE - Tu es celui que le roi des Parthes a envoyé régner en Arménie. Moi, je suis le fameux Mithridate, maître suprême du Pont qui, tout comme les rois d'Arménie, règne sur mainte frontière . Tu le sais par toi-même : nous ne pouvons être que vainqueurs ou vaincus.

LE ROI - Ce m'est un grand honneur que de rencontrer le grand Mithridate. Depuis longtemps, sa renommée nourrissait mon impatience de le connaître. Désormais, nous serons amis, alliés, peut-être... Pourquoi pas... alliés..?

MITHRIDATE - L'idée n'est pas mauvaise. Dommage que tu l'aies eue le premier. Ne me devance jamais, à l'avenir. Sache que tu recherches l'alliance d'un homme qui n'est pas simple et que tu devras toujours te montrer... comment dire... circonspect à son égard.

LE ROI- Que fais-tu dans ces parages ? Pourquoi te promènes-tu sans insignes royaux ?

MITHRIDATE - Je vais à Antioche. Par un... hasard... à vrai dire pas aussi fortuit qu'on pourrait le penser, nos routes se sont croisées. Et comme tu n'as pas encore reçu la couronne, j'ai décidé de te démontrer... comme cela... à l'aide de mon glaive, que je te respecte et te tiens pour mon égal.

LE ROI - Je te salue, Mithridate, roi du Pont. Grâce à ta noble conduite, pour la première fois, je me suis senti roi.

MITHRIDATE - Es-tu certain que tu saurais jusqu'au bout me rester fidèle ? Moi, vois-tu, je ne suis pas sûr de moi.

LE ROI (gaiement)- Pas plus que moi. Il faut donc que nous trouvions quelque chose qui nous empêche de jamais nous trahir l'un l'autre.

MITHRIDATE - Tu épouseras ma soeur.

LE ROI - Elle est belle ?

MITHRIDATE - Ma foi, tu aurais pu te trouver une reine plus belle.

LE ROI - Est-elle jeune au moins ?

MITHRIDATE - Pas jeune non plus.

LE ROI - Donc, adieu les feux de l'amour. Donc, durant les longues nuits d'hiver, je serai voué à geler, et durant les lourdes nuit d'été, rien ne me donnera la fraîcheur.

MITHRIDATE (moqueur) - C'est cela : tes nuits seront calmes et sages.

LE ROI - Tu n'aurás pas une autre soeur ? Ou mieux : une fille ?

MITHRIDATE (avec un signe de tête négatif) - C'est là un méchant tour que t'a joué la Fortune : nous n'avons aucune autre possibilité de nous lier ensemble.

LE ROI - Je te remercie de ta franchise. Je l'épouserai. Elle sera la chaîne qui nous ravera l'un à l'autre.

MITHRIDATE - Je vais te l'envoyer. Quel dommage que notre duel ne soit pas allé jusqu'à son terme, nous ne savons toujours pas qui est le vainqueur... Et plus tard, cette pensée nous ôtera le repos.

( Il sort )

Entre L'HISTORIEN. Il est vêtu avec simplicité et salue respectueusement. LE ROI l'autorise du geste à prendre la parole.

L'HISTORIEN - J'ai entendu ce qui vient de se dire, Seigneur.

LE ROI - Alors, tu m'épies ? C'est bon, je vais te faire trancher les oreilles.

L'HISTORIEN - On m'a dit que tu avais besoin d'un homme sachant lire et écrire.

LE ROI - Dans ce cas, te voilà sauvé. Car un homme instruit a même le droit d'écouter aux portes. Désormais, tu te tiendras constamment à mes côtés. Tu me suivras comme mon ombre. Le calame et le parchemin à la main. Tu noteras tous les menus faits de la vie de ton roi. Tu seras mon historien privé.

L'HISTORIEN - Je ne possède ni l'art du style ni sa pompe, Roi.

LE ROI - Autrement dit, tu es incapable de mentir ? Je pense que ton roi sera si fort, si puissant, que tu n'auras pas à le faire. Tes parchemins me serviront à me contrôler moi-même. Dès que j'y dépisterai le mensonge, je comprendrai que ma fin est proche. Es-tu marié ?

L'HISTORIEN - Non, Roi.

LE ROI - C'étaient bien mes ordres : trouver un homme que rien n'attache au monde. Tu devras renoncer à toute vie personnelle, la consacrer entièrement à ton souverain.

L'HISTORIEN - A quoi seront destinés mes écrits ? Je dois le savoir d'avance, ainsi la tâche me sera plus facile.

LE ROI - Les dieux m'ont imparti la mission de faire de ce pays un grand pays. Et jour après jour, je sens leur volonté s'instiller avec plus de force dans mes veines. Désormais et jusqu'à la fin des temps, mon peuple doit se graver dans l'esprit que la force est la condition essentielle de l'existence. La force et rien que la force.



L'HISTORIEN - Mais pour atteindre mon but, il me sera indispensable de mentir... Quand ce ne serait qu'un peu.

LE ROI - Sais-tu ce que c'est que le mensonge ? Le mensonge, c'est une opinion. Sa propre opinion. Tu ne devras plus avoir d'opinion. Essayons, historien. Essayons une fois au moins d'être vrais. On verra bien... As-tu un nom ?

L'HISTORIEN - Certes... Je m'appelle...

LE ROI - Oublie-le. Et arrange-toi pour que je ne l'apprenne jamais. Un nom, c'est aussi une opinion, Historien. Avoir un nom, c'est déjà posséder un point de vue personnel. Commence !

L'HISTORIEN s'assoit par terre, ses tablettes sur les genoux, le calame à la main. Il attend. Deux guerriers amènent un jeune garçon qui leur résiste comme un forcené : LE FOU. Ils le jettent aux pieds du ROI. Celui-ci se penche, le prend aux cheveux, l'attire à lui et scrute son visage. LE FOU sourit.

LE ROI - Tu as une bonne tête. Tu me plais. Et cela fera ta perte. Qu'est-ce que tu es ? Danseur de corde ?

LE FOU - Non, Roi, je ne suis pas idiot. La tâche des danseurs de corde est difficile. Marcher sur un brin de chanvre... Au moindre faux-pas, on dégringole.

LE ROI - Alors, qu'es-tu ?

LE FOU - Bouffon. J'amuse les gens. Après, je tends mon bonnet et je ramasse des sous. Des sous pour le fou. Le danseur de corde croit qu'on le paye pour son courage, moi, je crois qu'on me paye parce que je fais rire.

LE ROI - Bien sûr, le rire, mon enfant. Car il est plus dangereux de provoquer le rire que d'aller et venir sur une corde.

LE FOU - C'est donc que mon métier est plus difficile que le tien, car toi aussi, tu te promènes sur une corde.

LE ROI ( il rit ) - Je suis le plus grand funambule du pays.

LE FOU - Le roi des danseurs de corde. ( Il tend une piécette de cuivre au Roi )

LE ROI ( la prenant ) - Merci, c'est mon premier salaire justement gagné. Je garderai toujours cette piécette. C'est la plus haute récompense de la force dont je vais faire présent à mon peuple.

LE FOU - Adieu, Roi ! Et bonne réussite !

LE ROI - Ne t'ai-je pas dit que tu me plaisais ? Ce qui me plaît devient aussitôt mon bien. Tu resteras à ma cour. Tu seras le Fou du Roi.

LE FOU ( tombant face contre terre) - Epargne-moi, mon Souverain

( Roulement de tambours)

Mes amis m'attendent. Tes serviteurs m'ont arraché à mes affaires. Je pourrais encore récolter pas mal d'argent. Regarde cette foule !

LE ROI - La gravité ne te va pas, mon enfant. La gravité, ce sont tes dessous, ton linge de corps, comprends-tu ? Ne t'avise jamais de te présenter à moi en linge de corps.

LE FOU - Jamais je n'abandonnerai mes guenilles à personne. Jamais je ne renoncerai à mes jours de famine. Il n'est pas un arpent de ton royaume sur lequel je n'aie laissé l'empreinte de mes pas. Jamais je n'abandonnerai la fatigue de mes pas. A personne.

LE ROI ( lui caressant les cheveux) - Comprends que je ne puis me mettre à ta place. Comprends que pour moi, chacun de vous pris isolément n'existe pas. Pour moi, seuls existent la foule, le peuple : un seul visage, un seul caractère, un seul destin.

LE FOU( avec un espoir soudain) - Mais, je n'ai pas de bosse, Roi ! Où as-tu vu un Fou sans bosse ?

LE ROI - Tu l'auras, mon enfant, tu l'auras... Ne te désole pas, ce bien-là, tu l'auras...

Entrent deux guerriers, ils soulèvent les guenilles du FOU et y bourrent des chiffons. A présent, il est bossu. Les guerriers sortent.

L'HISTORIEN - Et voilà le premier mensonge. A présent, je suis tranquille pour toi, ROI.

Le roulement de tambours augmente progressivement. LE FOU, les larmes aux yeux, s'assoit le dos tourné à l'HISTORIEN.

LE ROI - J'ai un allié, un Historien et un Fou.

Entre LA REINE, elle s'arrête sans rien dire.

Un allié, un Historien, un Fou, et une épouse... La soeur de Mithridate. La Reine.

LA REINE(prenant place à son côté)- Ne fais pas confiance à Mithridate.

LE ROI - A ta place, je réfléchirais avec plus de soin à mes entrées en matière. Tes premiers mots me déplaisent.

LA REINE - Parce que je trahis si aisément mon frère, tu crois que je te trahirais encore plus facilement ? S'il en est ainsi, ton esprit est à bien courte vue et tu me permettrais de regretter d'être devenue ton épouse.

LE ROI - Ma chère épouse... excuse-moi, je ne sais même pas ton nom... Ma chère épouse, ma chère Reine, si tes paroles ont un autre sens que leur sens ordinaire, un sens plus profond, alors, je suis heureux d'être devenu ton époux.

LA REINE - Je suis arménienne, Roi. Je suis déjà arménienne. Bien que ne sachant pas un mot d'arménien. Bien que je n'aie pas encore posé le pied de l'autre côté du pont, en terre d'Arménie. Je te donnerai trois fils. Trois hommes. J'augmenterai de trois âmes le nombre de tes sujets. Cela ne suffit-il pas à me montrer où gît mon intérêt ? Quant à mon nom... On m'appelle la Reine, Roi. La Reine d'Arménie.

LE ROI - Aujourd'hui même, je ferai sacrifier un taureau. Et selon la disposition de ses entrailles, nous augurerons de notre avenir à <sup>r</sup>vous deux.

LA REINE - Inutile, Roi, je le connais déjà. Mieux que tous tes prêtres.

LE ROI - Alors, qu'est-ce qui nous guette ?

LA REINE - L'amitié. L'amitié entre homme et femme, plus forte, plus sage que l'amour.

LE ROI - Et l'amour ? Nous ne connaissons donc pas l'amour ?

LA REINE - Sois sans inquiétude, tu connaîtras l'amour : les concubines sont faites pour cela. Mais ta plus grande volupté, c'est de moi que tu l'auras... car tu ne m'aimeras pas... Et lorsque l'on n'aime pas, l'on se fait souffrir l'un l'autre. On s'humilie l'un l'autre sur sa couche... Ne sais-tu pas que c'est cela, la plus haute volupté de la nuit ?

LE ROI - Tu cherches sans cesse à me convaincre que tu m'es nécessaire. Mais toi... quel besoin as-tu de moi ?

LA REINE - La nuit, lorsque tu dormiras, j'épierai ton souffle régulier et je me sentirai à l'abri de la boue et de l'amertume du monde. Et si parfois tu gémiss dans ton sommeil et t'agites au sein d'un cauchemar, mon cœur s'emplira de chaleur, car je sentirai qu'il y a un être au monde à qui je suis nécessaire. Et je remonterai tes couvertures.

LE ROI (riant) - Seulement moi, la nuit, je ronfle, Reine.

LA REINE - C'est donc que je sentirai ta présence de façon encore plus rude... encore plus réelle. Les femmes aiment cela.

MITHRIDATE (entrant) - Alors, on a fait connaissance ? (Avec un petit rire) Je me demande de quoi mari et femme peuvent parler si longtemps. Plions nos tentes et mettons-nous en route.

LE ROI - Je veux passer le pont tout seul... Je veux aborder ma patrie seul à seul (Il se dirige vers le pont)

MITHRIDATE - De toute manière, notre duel n'a pas été mené à son terme. Cette pensée m'ôtera tout repos.

LE ROI franchit le pont et pose le pied en Arménie. Il se penche, prend une poignée de terre, aspire son odeur, la baise.

LE ROI - Je jure par Aram<sup>a</sup>zd, père de tous les dieux, par Anaït chrysogène, Vaagn qui combattit le dragon, Astikh aux doigts de rose, je jure par mes trois fils encore à naître qui porteront les noms de Zarê, Tigrane et Artavazd, je jure par le nom de chacun de tes fils, ô mon peuple, que ce champ qui, ainsi que les autres champs de ma patrie, par méprise se tend, se tend vers l'horizon sans jamais l'atteindre,

.../...

je jure que désormais, ce champ sera sans bornes et qu'il faudra que l'on compte avec toi, mon pays. Je te ferai entrer dans la famille des contrées les plus puissantes. Car je t'apporte le don de la force.

MITHRIDATE, LA REINE, LE FOU, L'HISTORIEN disparaissent dans l'obscurité. Le ROI est seul. Un silence. Entre le GRAND PONTIFE, puis les prêtres, les princes, puis de nouveau LE FOU, L'HISTORIE

LE ROI - Voilà qui est inouï ! Mes prêtres et mes princes convoquent leur roi en conseil ! Tant d'insolence me ravit !

LE GRAND PONTIFE - Je te prie d'ordonner que l'on fasse sortir le Fou, Roi.

LE ROI - Sais-tu qui appartient le plus totalement, le plus incontestablement au roi, dans ce pays ? Le Fou, rien que lui.

LE FOU - Une fois de plus, je t'ai battu, Grand Pontife. Sais-tu à quel point il est périlleux, lorsque l'on est un pauvre hère tel que moi, de l'emporter sur les grands de ce monde ? (Il ôte son bonnet) Reconnais ta défaite et paye ton obole à ton vainqueur.

LE ROI - Paye, Grand Pontife, il ne te lâchera pas que tu ne te soies exécuté.

A contre-cœur, le GRAND PONTIFE sort une piécette d'argent et la lance dans le bonnet.

LE FOU ( prend la piécette et la tend au ROI) - Prends, mon Roi, prends-le, prends-le, ne te gêne pas. Cet argent, nous l'avons honnêtement gagné.

( LE ROI s'exécute en riant )

Mais n'oublie pas que c'est moitié-moitié, comme d'habitude.  
L'HISTORIEN - "Le roi Tigrane n'a pas tenu sa promesse. Il s'est révélé incapable de fonder un pays puissant. L'Arménie est restée confinée entre ses anciennes frontières et le roi ne s'est en rien distingué de ses prédécesseurs : ni pire ni meilleur."

LE ROI - J'ai tenu ma promesse. En vingt ans, j'ai fait de l'Arménie un pays puissant qui s'étend de la Koura aux rives du Jourdain et de l'Oronte jusqu'aux contreforts du Taurus de Cilicie. J'ai accordé à mon peuple la force, le don que je lui avais promis. Là-dessus, je considère ma mission comme accomplie.

LE GRAND PONTIFE - Au contraire, ô Roi des Rois, elle ne fait que commencer. Oui, tu as créé un Etat puissant, mais as-tu pensé à l'avenir ? L'Arménie d'aujourd'hui est un mélange de peuples divers parmi lesquels les Arméniens sont une minorité. Et Rome ? Crois-tu que ton menaçant voisin supportera ton existence ? As-tu un programme, Roi des Rois ?

LE FOU - Cette question nous déplaît, au Roi comme à moi-même. Interroger le Roi des Rois, c'est signifier que l'on nourrit à notre endroit une grande méfiance.

LE ROI - Ecoute, Grand Pontife. Ce traîne-misère s'exprime comme <sup>l'homme</sup> le plus libre de mon Etat. Plus librement que moi. Et parfois, j'ai plus de plaisir à entendre la vérité sortir de sa bouche que de la mienne.

LE GRAND PONTIFE - Un programme ! As-tu un programme, Roi des Rois ?

LE ROI - J'ai tiré mon pays de son <sup>ignorance</sup>, j'y ai répandu l'hellénisme, j'ai obtenu par mes efforts l'unité et la paix entre les civilisations de l'Orient et de l'Occident, j'ai favorisé le développement du commerce, des arts, des métiers. Fou, demande au Grand-Pontife si ce ne fut pas un programme ?

LE FOU - Que je lui traduise ? Ou bien serait-ce que tu commences, grâce à mon aide, à comprendre le langage des potentats ?

LE GRAND PONTIFE - Il te faut devenir dieu, Roi des Rois.

LE ROI ( sidéré) - Dieu !

( LE FOU, épouanté, se réfugie dans un coin)